

INTERROGATION DE PHILOSOPHIE

ÉPREUVE COMMUNE : ORAL

VINCENT DELECROIX, AGNÈS GRIVAUX

Coefficient de l'épreuve : 2

Durée de préparation de l'épreuve : 1 heure 30

Durée de passage devant le jury : 30 minutes dont 20 minutes d'exposé et 10 minutes de questions

Type de sujets donnés : question ou notion (pouvant inclure couple ou groupe de notions)

Modalités de tirage du sujet : Tirage au sort d'un ticket comportant deux sujets au choix (choix déclaré au moment du passage).

Liste des ouvrages généraux autorisés : aucun

Liste des ouvrages spécifiques autorisés : aucun

Analyse des résultats

La moyenne de l'épreuve s'élève à 10,7 / 20, soit en baisse significative par rapport à celle de 2021, qui se trouvait à 11,43 / 20. L'écart-type est quant à lui à peu près constant, à 3,03 (3,05 en 2021).

Sur les 64 candidates et candidats interrogé.e.s cette année, 5 ont obtenu une note supérieure ou égale à 16/ 20, la meilleure note culminant à 18/20. 18 notes sont comprises entre 12/ 20 et 15/20.

La baisse de la moyenne par rapport à l'année précédente s'explique surtout par une part plus importante de prestations moyennes, certes pas indignes mais qui ne parviennent jamais vraiment à entrer dans l'analyse ou le traitement des problèmes que les candidates et candidats ont su pourtant à peu près voir et nommer. On y retrouve aussi des défaillances rencontrées dans les copies, affectant notamment la rigueur du raisonnement (voir le rapport sur les épreuves écrites) ou la construction cohérente d'un plan : ainsi la troisième partie de ces exposés est souvent bâclée, à moins qu'elle ne soit le lieu d'une véritable embarquée hors du sujet, qui ruine les efforts d'analyse des parties précédentes. Beaucoup d'imprécision de vocabulaire ou de flottement dans la définition des notions contribue à altérer la logique-même de la réflexion. Enfin et à la différence de l'année dernière, certaines prestations ont surpris par leur faiblesse.

Il paraît en effet difficile pour certain.e.s de rattraper entre l'écrit et l'oral un visible manque d'investissement dans la discipline, ce qui se voit à la fois au manque de culture philosophique (certains exposés en sont tout simplement dépourvus) et à l'absence de familiarité avec les grandes problématiques classiques. Cette tendance s'est accentuée et, concernant l'absence de références philosophiques, il arrive qu'elle affecte même des exposés dont la qualité de réflexion est pourtant indéniable et même stimulante. Le jury estime que *tous* les sujets qu'il propose sont susceptibles d'être traités à partir de la tradition philosophique, y compris et peut-être même surtout lorsque leurs dimensions anthropologiques ou sociales sont très apparentes. Le jury a évidemment valorisé la qualité philosophique de la réflexion, sa rigueur, son dynamisme et l'intérêt des questionnements qu'elle soulève ; il a su gré aux candidates et aux candidats de ne pas la parasiter par d'inutiles démonstrations de connaissances acquises ; mais il a pu regretter que, à l'inverse, ils ou elles n'aient pas cru bon de regarder un peu ce qui dans la tradition philosophique aurait pu contribuer à étayer leur propos. Il importe que chacun reste sensible à la spécificité de la discipline dans laquelle ils ou elle est interrogé.e : on comprendrait mal qu'on traite un problème de mathématiques par la théorie littéraire – ou alors c'est un tout autre exercice, qui peut importer à la littérature mais beaucoup moins aux mathématiques.

À l'inverse, on ne peut que se féliciter d'exposés qui ont su utiliser à bon escient et sans vanité une bonne connaissance de la philosophie et de ses traditions, citant juste et surtout analysant et commentant, sachant même *discuter* avec les auteurs en suivant un véritable élan, au contraire de juxtaposer indéfiniment des noms et des doctrines plus ou moins bien taillées aux mesures du sujet. Ceci s'est vérifié dans les discussions, pendant lesquelles ces candidates ou ces candidats ont su non seulement développer ce qui de ces références n'avait pas été dit, témoignant ainsi de véritables lectures, mais aussi convoquer, au gré des questions soulevées, d'autres références bienvenues. Mais c'est essentiellement la qualité et la rigueur de leur réflexion personnelle, leur capacité à discerner les enjeux impliqués par le sujet qui leur a permis cette maîtrise sûre de la culture philosophique exposée.

Ces discussions du reste, qui on le rappelle (voir rapport de l'année dernière) constituent une part importante de l'épreuve, ont été dans l'ensemble très satisfaisantes – et parfois passionnantes. À de rares exceptions, elles se sont déroulées dans un climat de confiance et ont rempli leur rôle : consolider, approfondir, réorienter, proposer d'autres perspectives, reprendre, corriger, etc., même s'il arrive à ces discussions de révéler malheureusement la fragilité du propos qui l'a précédée ou la maîtrise très imparfaite des références convoquées pendant l'exposé. On rappellera d'ailleurs à ce propos que si, à de quelques exceptions près (à propos d'un sujet comme « Maître et possesseur de la nature », par exemple, on pouvait au moins attendre l'évocation du nom de Descartes), les attentes du jury sont ouvertes et que celui-ci n'exige pas la présence dans l'exposé de telle ou telle référence, le jury s'attend néanmoins à ce qu'elle soit du moins maîtrisée lorsque le candidat ou la candidate en fait mention : chercher à éblouir le jury par une multiplicité, souvent inutile, de références plus ou moins originales et la plupart du temps inexploitées (et pour cause) expose le candidat ou la candidate à devoir discuter réellement de ce qu'il n'a présenté commodément que de manière allusive. En outre il va de soi, on l'a rappelé dans le rapport de l'année dernière, que ces multiples vertus attachées à la discussion succédant à l'exposé, qui la plupart du temps permettent de rehausser la qualité d'ensemble, dépendent également de la bonne volonté et de l'attitude du candidat ou de la candidate.

Enfin, au regard du temps de préparation, désormais porté à 1h30, on s'est étonné de voir – le cas ne fut pas exceptionnel – des candidates ou des candidats parvenir difficilement à 15 mn d'exposé, moins encore pour certaines ou certains. On apprécie la densité et le laconisme, surtout aussi l'évitement du délayage et de la rhétorique vaine qui a pour fin de tenir artificiellement la durée impartie de l'exposé, mais on attend des candidates et des candidats qu'ils satisfassent au format imposé de 20 mn. Si les questions par le jury permettent à la candidate ou au candidat d'enrichir la matière de leur réflexion, elles ne peuvent de toute manière effacer cette défaillance, dont le jury tient irrémédiablement compte dans son évaluation.

Quelques remarques sur le traitement des sujets

Beaucoup de recommandations ou de mises en garde indiquées dans le rapport de l'épreuve écrite – concernant par exemple l'accroche introductive, l'usage des exemples mais aussi le respect minimal des règles du raisonnement ou de l'argumentation ou encore la salutaire méfiance qu'on doit entretenir à l'égard des approches majoritairement axiologiques ou des approches psychologisantes, etc. – valent pour l'épreuve orale. On ne les répétera donc pas ici et c'est la raison pour laquelle on donnera surtout des exemples significatifs.

Conscient de ce que la philosophie n'est pas matière ici à spécialité, le jury a soin, dans le choix des sujets, de ne pas proposer des termes ou des questions trop techniques. Mais ceci ne signifie pas qu'un degré minimal de technicité ne soit pas requis. Cette technicité relative se voit évidemment dans la maîtrise plus ou moins poussée des auteurs convoqués au cours de l'exposé, mais aussi à la capacité de faire la différence entre la signification usuelle des termes et leur acception philosophique classique. D'une manière ou d'une autre, les concepts fondamentaux de la philosophie doivent être maîtrisés ; d'une manière ou d'une autre, parfois avec des moyens très simples, cette familiarité doit être acquise.

Un sujet comme « S'abstenir de juger » ne devrait pas être choisi si l'on ignore que la faculté de juger ne se réduit pas à proférer des jugements moraux ou de valeur sur des personnes, quand bien

même une telle acception doit être évidemment prise en compte dans le traitement du sujet. À défaut de quoi on se trouve dans l'impossibilité, malgré les questions du jury, d'envisager ce que peut signifier depuis le scepticisme antique la suspension du jugement et ignore l'emploi qu'on peut faire de l'*épochè*.

De même traiter du sujet « Avoir du goût » ne doit pas se réduire à discuter des déterminations sociales du « bon goût » : le jugement de goût est au cœur d'une longue tradition de philosophie esthétique qu'on ne peut ignorer. Cette absence tient d'ailleurs à un problème signalé un peu plus haut : la tendance à traiter les sujets philosophiques par des approches exclusivement littéraires ou empruntées aux sciences sociales, au lieu que celles-ci, bienvenues pour certains sujets, doivent être *commandées* par la réflexion philosophique.

Si comme on vient de le dire, les attentes du jury sont ouvertes, il estime cependant que des connaissances somme toutes classiques, des *topoi* de la tradition philosophique, sont exigibles. Il est dommage qu'on puisse traiter, assez correctement par ailleurs, d'un sujet comme « Comment penser le mouvement ? » sans avoir entendu parler des paradoxes de Zénon et de leur discussion par Aristote ou Bergson. Il paraît curieux de traiter de l'évidence (« Faut-il se rendre à l'évidence ? ») sans dire un mot de Descartes, quand bien même on esquisserait des pistes de réflexions intéressantes sur le sens d'une telle injonction.

On ne saurait évidemment trop insister sur la nécessité de porter une attention soutenue à la formulation du sujet. De cette précision et de cette acuité dépend la bonne orientation du propos. Le sujet intitulé « La question : D'où vient le mal ? » ne demande pas au candidat ou à la candidate de répondre à cette question et de déterminer l'origine du mal, mais de s'interroger sur la question elle-même, son histoire, le type d'expériences qui la motive ou la tradition métaphysique qui la prend en charge, les effets théoriques d'une telle question et sa légitimité contestable.

Du reste – on l'a déjà mentionné à plusieurs reprises dans les rapports des années précédentes – lorsqu'on a affaire à un sujet proposé sous forme de question, la première démarche théorique à effectuer est de s'interroger sur les raisons pour lesquelles on peut se poser une telle question ou de se demander plus simplement encore *qui* peut poser une telle question. Il est bon que le candidat ou la candidate retrouve un peu, pour autant que cela soit possible dans un tel contexte, la fraîcheur d'une surprise ou d'une perplexité bienvenues devant l'énoncé de questions qui n'ont pas toujours l'air d'être de bon sens. « Doit-on rechercher le bonheur ? » implique d'interroger les motivations d'une telle question, le type de discours (moral) dans laquelle elle est prise, ne serait-ce que pour rendre justice à son caractère d'abord contre-intuitif (« tout homme cherche naturellement le bonheur ») et faire porter l'attention sur la rupture (par rapport à une tendance « naturelle ») qu'implique la nature déontologique de la question. Seules ces interrogations préalables permettraient de discuter la signification donnée au terme de « bonheur », comme aussi la légitimité d'une injonction morale qui incriminerait la « recherche du bonheur » (à condition évidemment de préciser également le sens et la portée qu'on donne à cette expression).

De même, si l'on doit traiter de l'intérêt de l'histoire des sciences (« l'histoire des sciences : quel intérêt ? »), on ne peut se contenter de retailler le cours reçu sur la connaissance scientifique aux mesures du sujet ou de porter un jugement sur les fondements et les limites du savoir scientifique. On doit certes préalablement tenir compte de l'ambiguïté-même du terme d'« histoire » en français pour la faire jouer dans le cours de l'exposé, ne serait-ce que pour traiter la question d'une science des sciences, puisque l'histoire est elle-même une science (laquelle a elle aussi une histoire) ; on doit éclaircir ensuite la nature et le statut de l'histoire des sciences ; on doit enfin s'interroger sur ce que l'idée d'une histoire des sciences dit de la connaissance scientifique et de la « vérité » qu'est censée établir la théorie scientifique : y a-t-il un sens, et lequel, à parler d'une histoire de la vérité scientifique ? Une histoire des sciences est-elle autre chose qu'une histoire des théories fausses ? Se résume-t-elle à une histoire progressiste de l'avènement de la science moderne et de ses développements ? Autrement dit on doit s'interroger sur la conception de la connaissance scientifique qui sous-tend ou que promeut l'idée d'histoire des sciences – ce qui du reste peut s'approcher plus facilement en faisant droit au pluriel (les sciences et non la science) impliqué dans la formulation de la question. Une histoire des sciences pensée à partir de la succession de paradigmes, de la distinction entre langage (scientifique) « normal » et langage « anormal » ou du rôle déterminant de la légitimation par la communauté scientifique repose

manifestement sur une tout autre conception des sciences que celle qui regarde tout uniment le progrès scientifique comme l'accès progressif à des vérités définitives. C'est alors que son intérêt peut être en effet discuté, ne serait-ce que pour se demander si son intérêt concerne le scientifique lui-même (et en quoi ?), l'historien (et pourquoi ?) ou l'épistémologue.

Les *questions*, on l'a dit à plusieurs reprises dans les rapports précédents, ne se confondent pas avec les *problèmes* : les premières indiquent les seconds, qu'il s'agit de découvrir ou de construire, et on ne peut répondre aux premières que si l'on traite des seconds. La plupart du temps ces problèmes sous-jacents se découvrent à partir d'un des termes enveloppés dans la question. Lorsque l'on demande « Peut-on aimer l'humanité ? », par exemple, on attend que le candidat ou la candidate sache d'abord déterminer le statut de l'idée d'humanité et la manière dont elle est construite (la somme de tous les hommes ? l'idée d'homme ? l'humanité réelle et historique ?, etc.), pour pouvoir s'interroger sur le sens d'une telle expression (Peut-on aimer une idée ? Aimer l'humanité, est-ce aimer tous les hommes ? Quel est l'objet réel de l'amour de l'humanité ?, etc.), avant éventuellement, en passant de la possibilité à la déontologie, de discuter ce qui pourrait justifier un tel amour.

D'une manière générale, on répétera toute l'attention que le jury accorde à la rigueur du raisonnement et de l'analyse et à la précision manifestée à la fois dans le traitement des auteurs et dans la manipulations des vocables. Trop de candidates et de candidats se laissent enivrer par des associations d'idées et des glissements sémantiques, des substitutions subreptices de termes ou de notions, d'autant plus préjudiciable que ces transitions sont elliptiques. Ainsi en traitant du sujet « Où commence la culture ? » bascule-t-on malheureusement dans une réflexion sur le langage et son acquisition qui occupe ou oriente une grande partie de l'exposé ou noie-t-on la spécificité du sujet dans la question de l'hominisation et des débuts de l'humanité.

L'absence de précision, volontaire ou non, ne contribue pas seulement à fausser la compréhension et le traitement du sujet : il contribue à créer un cadre trop large d'analyse, dans lequel s'engouffrent en général des pans entiers de cours qui ont un vague rapport avec la notion en question ou qui sont réutilisés en substituant le terme du sujet à ceux impliqués dans les doctrines ou les problèmes appris en cours.

En revanche un excellent exposé sur « L'analogie » a non seulement su, dès le début, établir les distinctions nécessaires (comparaison, équivalence, identité, etc.), mais aussi proposer une réflexion dynamique et précise, qui permettait de remonter aux opérations de pensée et aux mécanismes constitutifs du jugement par analogie, tout en évaluant avec finesse ses vertus cognitives ou explicatives supposées, sa portée herméneutique, au regard de ses effets dangereux (illusion de connaissance, stérilité, approximation, extension indéfinie, etc.). Loin de se cantonner à des remarques générales ou des exemples simplement illustratifs, on a su ainsi affronter les questions épistémologiques essentielles impliquées par le sujet, sans négliger sa dimension anthropologique.

Le traitement d'un sujet notionnel est ainsi conditionné par la capacité à opérer des distinctions sémantiques : c'est une évidence, mais il semble qu'il faille le rappeler. Quand elles ne sont pas opérées, l'exposé échoue nécessairement : on ne peut traiter du « Moi » sans le distinguer de terme comme « personne », « sujet » ou « individu » (sans parler évidemment du « Soi »). Cette capacité implique de la précision et une sensibilité au contexte d'emploi, mais elle doit aussi déboucher sur une véritable analyse dynamique et non pas s'en tenir au simple énoncé statique de ces différenciations, ni à celui de définitions successives. Ainsi (« Contempler ») en distinguant contempler, voir, observer, on en est venu heureusement à s'interroger non seulement sur la manière dont le regard contemplatif se construisait en se différenciant des autres attitudes, dont il pouvait même se métaphoriser, pour interroger le rapport qui lie l'attitude contemplative à certains types d'objets, sans céder au tropisme de la liste (le paysage, les idées, etc.) mais en privilégiant davantage le questionnement (y a-t-il des objets qui ne peuvent qu'être contemplés ? Que fait l'acte de contempler à la nature et aux qualités de l'objet ? etc).

La rigueur est aussi la constance. Beaucoup d'exposés oublient en cours de route des distinctions pourtant pertinentes et dûment repérées au début et finissent par réaliser se nourrir de confusions contre lesquelles ils avaient pourtant mis en garde. Ainsi malgré des connaissances et des références qui auraient dû l'aider en ce sens, le candidat ou la candidate traitant le sujet « Les fausses sciences » entretient dans son exposé un flottement croissant et préjudiciable entre fausse science et

théorie fausse. Cette confusion latente grève malheureusement un exposé qui ouvrirait pourtant des perspectives et des questions pertinentes (y a-t-il des objets qui ne peuvent être objets de science ? Quels critères épistémologiques permettent de considérer un savoir comme une science ? Le statut de science est-il relatif à des critères sociaux et historiques de légitimation ? etc.) – à moins aussi qu'elle ne révèle la fragilité de la culture scientifique (et la culture en philosophie des sciences) mobilisée dans un premier temps.

Si la succession des exemples ne fait pas un argument, on aura parfois été surpris aussi par leur pauvreté ou le manque d'extension conférée aux notions. Ainsi a-t-on pu voir « le pouvoir des images » pensé presque exclusivement à partir de l'exemple de l'image publicitaire. C'est tout simplement préjudiciable au traitement du sujet, voire à sa compréhension.

Mais certains sujets *réclament* aussi de prendre en compte d'autres disciplines. Comme du « don », on ne peut parler du « sacrifice » sans faire référence au rituel sacrificiel et à ses interprétations anthropologiques pour ne le saisir aussitôt que dans un sens spirituel voire métaphorique – ce qui ne signifie pas à l'inverse qu'un tel sujet ne ressortit qu'à l'anthropologie culturelle. C'est qu'il est difficile de traiter philosophiquement du sujet sans avoir tiré des observations anthropologiques une grammaire claire du geste de sacrifier.

Enfin on rappellera que le cœur de l'attitude philosophique et l'animation même de sa pratique de pensée est la *critique*. Celle-ci aura été parfois mise à mal de diverses manières.

Cette attitude critique porte évidemment sur ce qui est présenté ou se présente comme des évidences (elle se redouble même lorsque l'on doit traiter d'un sujet comme « Doit-on se rendre à l'évidence ? »...), qu'elles soient celles du sens commun, de l'expérience immédiate, de l'air du temps ou du « bien connu ». Mais elle doit porter aussi sur les éléments de la tradition philosophique elle-même, à condition d'être argumentée : on ne peut se réfugier impunément derrière l'autorité supposée des auteurs, on ne peut non plus tout cautionner. S'il faut largement modérer, ainsi qu'on l'a dit, l'approche exclusive des sujets en termes de jugement de valeur, on ne s'attend pas pour autant à ce que les candidates et les candidats abandonnent toute sensibilité morale. Ils ou elles doivent savoir peser par exemple les conséquences morales de ce qu'ils présentent de certains auteurs, philosophes ou non, ou de ce qu'ils affirment parfois eux-mêmes à la légère, comme s'il s'agissait d'un simple jeu rhétorique qui ne les engagerait pas : la neutralité axiologique nécessaire à l'analyse ne doit pas servir de prétexte à une indifférence qui du reste finit par reléguer les contenus philosophiques et les thèses à la confrontation de simples opinions, qui s'équivalent toutes et dont on n'a pas à discuter.

C'est donc que l'attitude critique implique aussi une distance non seulement à l'égard des énoncés ou des auteurs que l'on travaille mais à l'égard de ses propres énoncés. Un peu de remise en question et d'auto-critique ne nuit pas, c'est même une qualité philosophique : du moins doit-on être prêt à reconnaître des failles dans son propre raisonnement ou des fragilités dans ses propres justifications. Certaines et certains se sont montrés remarquablement souples dans cet exercice et le jury tient à les féliciter sincèrement. Ils ou elles ont montré une réjouissante ouverture d'esprit et ont manifesté, pour certaine.e.s, une vraie appétence à la recherche en temps réel. Mais cela n'a pas été toujours le cas et l'on eut encore l'occasion d'affronter, avec la meilleure volonté du monde, certaines obstinations dogmatiques et certaines attitudes condescendantes opposées aux questions du jury, lequel n'est peut-être pas aussi naïf ou incompetent que certaines candidates ou certains candidats semblent parfois le croire.

Un peu plus disparate que l'année précédente et en dépit d'une baisse de la moyenne, le niveau des exposés reste de bonne qualité dans l'ensemble. Le jury veut donc pour conclure saluer le sérieux avec lequel les candidates et les candidats ont affronté une épreuve exigeante. Il ne saurait trop se réjouir de la manière dont ils et elles ont, dans l'ensemble, réellement cherché à penser.

Rapport rédigé par Vincent DELECROIX
à partir des observations de la commission

Sujets proposés (en gras, le sujet retenu par la candidate ou le candidat) :

- Est-il rationnel de douter de tout ? / **L'ordinaire**
- **La préhistoire** / Avons-nous des devoirs à l'égard de nos croyances ?
- Que nous enseignent nos erreurs ? / **L'utile**
- **La contradiction** / La vie a-t-elle une valeur ?
- **La vérité demande-t-elle du courage?** / L'autonomie de l'art
- **Maître et possesseur de la nature?** / L'admiration
- **Le commerce** / Y a-t-il un monde animal ?
- **Où commence la culture ?** / L'insensibilité
- À quoi bon travailler ? / **L'incertitude**
- **Contempler** / Qu'est-ce qui est normal ?
- A-t-on besoin d'experts ? / **L'inquiétude**
- L'amour est-il injuste ? / **L'attention**
- **Comment penser le mouvement?** / La crise
- L'ami et l'ennemi / **Y a-t-il une vertu de l'ignorance ?**
- Avons-nous besoin de mythes ? / **La foule**
- Que valent les scrupules ? / **Le don**
- **La fin des illusions** / Qu'est-ce qui est hors de prix ?
- Les conditions de la paix / **Convaincre et persuader**
- Qu'est-ce qu'un sophiste ? / **La nostalgie**
- **La naissance** / Avons-nous besoin de rites ?
- **Est-il encore possible de croire au progrès** / L'aveu
- Peut-on parler de corps politique ? / **L'opposition**
- Choisir, est-ce renoncer ? / **Avoir du goût**
- L'art peut-il se passer de règles ? / **La puissance**
- **Le possible a-t-il une réalité ?** / La proximité
- **Peut-on fonder une politique sur la pitié ?** / Le rationnel et le raisonnable
- L'idée d'une histoire naturelle / **Qu'est-ce qu'un héros ?**
- L'actualité / **Doit-on rechercher le bonheur?**
- **Faut-il se rendre à l'évidence ?** / Le corps de l'autre
- **Qu'est-ce qui dépend de nous ?** / Le rêve
- La science produit-elle des valeurs ? / **Sacrifier**
- **La nouveauté** / Le peuple existe-t-il ?
- **Peut-on parler de conscience collective?** / La justice de l'État
- **S'abstenir de juger** / Technique et imagination
- **Peut-on tout expliquer?** / La déception
- La comédie / **Rien n'arrive sans raison**
- Le temps des catastrophes / **Témoigner**
- **Peut-on être apolitique?** / Classer
- La force de la loi / **L'analogie**

- Qu'est-ce qu'un modèle? / **Vivre sa vie**
- Qu'est-ce qu'un paradoxe ? **Les normes**
- **Y a-t-il des idées en art?** / L'au-delà
- **La question : « d'où vient le mal ? »** / Intuition et connaissance
- Jusqu'où peut-on dialoguer ? / **Hésiter**
- **Peut-on tout pardonner ?** / La bonté
- La vertu peut-elle être excessive ? / **Le moi**
- Que faire des morts ? / **L'estime de soi**
- **Les fausses sciences** / La philosophie est-elle politique ?
- Peut-on se passer d'idéal ? / **La culpabilité**
- Peut-on faire un bon usage des passions ? / **L'argent**
- Qu'est-ce qu'un sceptique ? / **Désir et interdit**
- Fanatisme et vérité / **Peut-on aimer l'humanité ?**
- Sommes-nous responsables de nos désirs ? / **L'idéologie**
- La mauvaise volonté / **Le langage est-il un outil ?**
- La nature morte / **Les animaux nous apprennent-ils quelque chose de nous-même ?**
- **L'histoire des sciences : quel intérêt ?** / La vie intérieure
- Qu'est-ce qu'un événement ? / **Argumenter**
- **Doit-on se méfier de ses instincts ?** / Le défaut
- Le bonheur doit-il se mériter ? / **La vengeance**
- Qu'est-ce qui est irréfutable ? / **La solitude**
- Seul le présent existe-t-il ? / **Erreur et faute**
- Faire la différence / **Le pouvoir des images**
- **Le commun** / Chercher ses mots
- **Pourquoi voulons-nous savoir ?** / **L'espace public**